Perceval, Paul de
La surprise!

PAUL DE PERCEVAL & FRANCIS CLAREL

LA SURPRISE !

COMÉDIE EN UN ACTE

Prix : 3 fr. 50

PARIS
P. V. STOCK, ÉDITEUR
RUE SAINT-HONORÉ, 155
BRUXELLES
E. LELONG, ÉDITEUR
RUE DES PIERRES, 33

LA SURPRISE !

COMÉDIE EN UN ACTE

DISTRIBUTION :

Gabrielle Darvil

Jacques Darvil, 30 ans

Letellier, 60 ans

Dubois

Lardinois

John Wattson

Pivolo

Baptiste

De nos jours.



LA SURPRISE !

UN SALON. — Portes au fond et à droite. — Guéridon à gauche, chargé de quelques journaux. — Table à droite. — Cheminée à gauche, ornée d'une corbeille fleurie. — Fauteuils et chaises à droite et à gauche.

Scène Première.

GABRIELLE, très agitée,
assise devant le guéridon, occupée à un ouvrage de broderie.

Non, non, ce n'est plus supportable ! A tout prix il faut que cela finisse; j'en ai assez, j'en ai assez de cette vie de sacrifiée qui dure depuis trop longtemps pour la paix de mon âme et m'est imposée par un mari ambitieux, vaniteux, bouffi d'orgueil, qui n'a plus qu'une idée : devenir un homme politique ! *(Elle rejette sa broderie et se lève d'un bond.)* Et je consentirais à subir le joug de sa passion stupide, à me voir privée de toute marque d'affection, à tolérer son détachement de tout ce qui devrait, au contraire, le retenir au foyer conjugal? Non, cela ne sera pas ! Je m'insurge à la fin contre cet être égoïste qui n'aime plus que lui-même, lorsqu'il caresse sa future notoriété comme un fait accompli. Mais... je prépare ma vengeance. Je veux arracher Jacques des bras de cette maîtresse qu'on appelle la politique. Ce sera la lutte. Eh bien, je lutterai !

Scène II.

GABRIELLE, DUBOIS.

DUBOIS, entrant avec précipitation.

Bonjour, chère amie. J'ai bien reçu hier soir votre petit mot. Tout sera fait comme vous le désirez. N'ayez à ce sujet aucune inquiétude, trop heureux de pouvoir enfin vous être agréable.

GABRIELLE, avec accablement.

Merci, mon ami.

DUBOIS.

Comment allez-vous? Vous semblez tout affectée... On dirait qu'il y a quelque chose qui ne va pas.

GABRIELLE, assise.

En effet, mon ami, cela ne va pas. Comme tant d'autres, vous croyez que tout est correct et normal autour de moi, que je suis la plus heureuse des femmes, que Jacques est le modèle des époux, et que, dès lors, c'est le beau fixe qui règne dans le ménage. C'est ce qui vous trompe, je puis vous l'avouer à vous : non, je ne suis pas heureuse.

DUBOIS.

Pas heureuse? Que m'apprenez-vous là...

GABRIELLE.

La vérité. Ah ! j'en souffre cruellement, car chaque jour m'apporte sa peine et resserre un peu plus l'étau qui étreint et meurtrit mon pauvre cœur.

DUBOIS.

Alors, si je comprends bien, il y aurait entre vous incompatibilité d'humeur?

GABRIELLE.

Parfaitement, et je pressens que notre désaccord d'aujourd'hui nous prépare de tristes lendemains.

DUBOIS.

Mais non, mais non, ne croyez pas cela. A force de broyer du noir, vous cessez d'être raisonnable. Je connais Darvil; il est incapable de vous causer le moindre chagrin. Toutes les fois que j'ai l'occasion de le voir et de m'informer de vos chères nouvelles, il ne tarit pas d'éloges à votre égard, à tel point, qu'en le quittant, je me répète, comme un jaloux que je suis : voilà des heureux !... Voyons, tout cela ne m'apprend pas en quoi consiste réellement le gros nuage qui trouble votre horizon?

GABRIELLE.

La politique, mon ami, l'affreuse politique.

DUBOIS.

Réjouissez-vous, au contraire, en pensant qu'il ne tient qu'à Jacques de décrocher la célébrité, de devenir l'un de nos grands politiciens. Quel honneur ! quelle gloire !

GABRIELLE.

Que m'importent cet honneur et cette gloire, si le cœur n'y trouve plus son compte?

DUBOIS.

C'est qu'alors il faut croire que Darvil n'est plus lui-même, que la politique en a fait un autre homme. Eh bien, ma pauvre amie, faudra vous résigner, car il n'en continuera pas moins de travailler son élection. *(Un temps.)* Ah ! si vous m'aviez compris, si vous aviez voulu... Bien avant votre mariage, souvenez-vous-en, je vous offrais mon amour, ma vie; je rêvais de faire de vous la plus adulée, la plus choyée des femmes. Hélas ! j'avais le tort d'être un tenancier d'hôtel, c'est-à-dire que ma position sociale ne répondait pas à vos goûts mondains. Il vous fallait un monsieur décoratif, un produit de high-life, et vous épousiez un clubman, un sportsman, qui ne rêve plus aujourd'hui que de briller dans la politique.

GABRIELLE.

Ah ! je vous assure que je mettrai tout en œuvre pour qu'il ne brille pas !

DUBOIS.

Laissez-moi cependant vous dire que vous êtes restée pour moi celle que l'on vénère en silence. Ayez pitié de ma détresse qui s'exaspère de vous savoir malheureuse, vous l'avez dit vous-même, malheureuse avec un mari qui piétine son bonheur pour se consacrer aux jouissances d'un titre. Et vous croyez que moi, le plus compatissant de vos amis, je pourrais rester insensible au spectacle de votre infortune?

GABRIELLE.

Ecoutez, mon ami, si je suis victime des entraînements de mon mari, ne croyez pas que je veuille m'écarter un seul instant de mes devoirs les plus sacrés. Renoncez à vos folles chimères, et restons bons amis, rien de plus.

DUBOIS.

Autant vaudrait demander à Darvil de renoncer à sa candidature !

GABRIELLE.

S'il y renonçait, pourtant?

DUBOIS.

Jamais, vous dis-je !

GABRIELLE.

C'est ce que nous verrons, Monsieur Dubois.

DUBOIS, sur le point de sortir.

C'est ce que nous ne verrons pas, Madame Darvil !

GABRIELLE.

A propos, et votre hôtel? Beaucoup de monde?

DUBOIS.

Complet. Les affaires sont excellentes !

GABRIELLE.

Tant mieux, tant mieux. Cela me fait plaisir.

DUBOIS.

Merci; maintenant je me sauve. Chère amie, à bientôt. *(Baise main. Il sort.)*

Scène III.

GABRIELLE.

Enfin, mon plan s'exécutera ! En somme, si la politique est la cause de nos dissentiments, je ne me laisserai pas supplanter par cette question d'orgueil qui accapare mon mari tout entier. Jacques redeviendra pour moi ce qu'il était autrefois. Quant à ce brave Dubois, l'exemple de mon bonheur reconquis sera pour lui la meilleure des guérisons

Scène IV.

GABRIELLE, LETELLIER.

LETELLIER, entrant lentement, une fleur à la main.

Ah ! Ah ! c'est ma petite Gaby qui va être contente ! *(Présentant la fleur.)* Tiens, ma chérie, voici la plus belle fleur du jardin pour ton corsage...

GABRIELLE.

L'attention est charmante ! Vraiment, vous me gâtez, mon père. Vous avez de ces délicatesses auxquelles ne songerait pas mon seigneur et maître.

LETELLIER.

Que veux-tu, pour lui, c'est le terrain électoral; pour moi, c'est le terrain des cultures qui a toutes mes préférences.

GABRIELLE.

Vous raisonnez avec l'expérience de votre âge, moi, avec les illusions du mien. J'ai 26 ans, ne devrais-je pas traverser la période troublante où le cœur et l'amour s'unissent étroitement pour vous transporter dans un ciel pur et bleu? Hélas ! j'en suis réduite à regarder un ciel triste et plein de gros nuages !...

LETELLIER.

Cependant, tu t'es toujours vantée d'avoir pour mari la crème des hommes.

GABRIELLE.

Oui, mais la crème a tourné depuis que Jacques s'est fourré en tête de devenir un personnage en vue.

LETELLIER.

Si mon gendre a commis la bêtise de s'engager sur ce bateau-là, c'est son affaire, mais il ne faut pas que tu en souffres. Ah ! si j'étais à ta place !...

GABRIELLE.

Eh bien?

LETELLIER.

Je lui en donnerais, moi, de la politique ! D'abord, je commencerais par le rendre jaloux comme un tigre. Je

ferais la coquette, je sortirais du matin au soir, je lui ferais croire un tas de choses qui toucheraient son amour-propre; tu verrais la tête de ton mari ! Essaie, tu m'en diras des nouvelles. En attendant, je vais lui tirer les oreilles et le rappeler à ses devoirs.

GABRIELLE.

Non, mon père, n'intervenez pas : je me charge de tout arranger.

LETELLIER.

Que vas-tu faire?

GABRIELLE.

Casser les vitres !

LETELLIER.

Alors, tu manigances quelque chose. Et... ce quelque chose?...

GABRIELLE.

C'est mon secret !

Scène V.

LES MEMES, DARVIL.

DARVIL, entrant en coup de vent, une farde sous le bras.

Bonjour, beau-père *(il lui serre la main)*. Bonjour, Gabrielle *(un baiser au front)*. Vous avez devant vous un homme content de sa journée, une journée qui promet d'être la plus belle apothéose de son existence ! Tout le monde en profitera, à commencer par...

GABRIELLE.

Vos électeurs, sans doute.

DARVIL.

Non, ma chérie, à commencer par une dame toujours aimable, dont certain désir va se changer en réalité. Vous ne devinez pas; eh bien, sachez donc que cette dame, toujours aimable, recevra aujourd'hui même, tout à l'heure, une surprise qui flattera son amour-propre de jolie mondaine. Vous ne comprenez pas encore, mais vous comprendrez, ma chère Gabrielle, en vous rappelant qu'aujourd'hui, à 4 heures, ma candidature sera officielle. A cette occasion, j'ai voulu qu'il y ait deux heureux au lieu d'un.

GABRIELLE.

En attendant, et pour ne pas demeurer en reste avec vous, apprenez à votre tour, qu'aujourd'hui même, tout à l'heure... vous aurez également une surprise...

DARVIL.

C'est la journée des surprises, alors ! Comme on voit bien que vous êtes la femme d'un futur député !

GABRIELLE.

Oh, oui, tellement futur, le député, qu'il en disparaît sous les points d'interrogation !

DARVIL.

Pourquoi ce doute persistant sur la réussite de mon élection?

GABRIELLE.

C'est ce que vous ne tarderez pas à apprendre.

(Elle va rejoindre son père, lisant près du guéridon, tandis que Darvil s'installe à la table opposée et consulte ses papiers.)

LETELLIER, abaissant son journal.

Ah ! les imbéciles. Non, est-il permis d'être si bête que ça ! Des hommes qui se brûlent la cervelle, des femmes qui s'asphyxient, d'autres qui vitriolent, et tout cela par jalousie ou par chagrin d'amour. C'est insensé !

GABRIELLE.

Je trouve cela héroïque, moi. Pensez qu'il y a des êtres qui aiment au point d'en perdre la raison ou la vie. Ceux-là je les plains de tout mon cœur, car l'amour est leur excuse. N'est-ce pas Jacques, que vous êtes de mon avis?

DARVIL, à part, absorbé

Oui, je crois que mes affiches me reviendront au bas mot à 3,000 fr. C'est qu'il en faut beaucoup et je veux que les murs en soient bariolés, que le nom de Darvil crève tous les yeux.

GABRIELLE.

Il ne m'écoute même plus. Quel homme !

LETELLIER.

En somme, si ce n'est qu'une araignée qui lui trouble la cervelle, tu auras vite fait de l'écraser avec la surprise que tu lui destines. Car je m'imagine que cette surprise n'a d'autre but que de ramener le parfait accord au sein de ton foyer, n'est-ce pas?

GABRIELLE.

Oui, mon père.

LETELLIER.

Mais Jacques aussi te promet une surprise en même temps que la tienne.

GABRIELLE.

Demandez-vous plutôt qui de nous deux rira le dernier.

LETELLIER.

Ni l'un ni l'autre, vous rirez ensemble ! *(Allant vers Darvil.)* A quoi pensez-vous, mon cher?

DARVIL.

Au maximum de voix qui me feront passer avec une majorité écrasante. Ce sera le couronnement de ma vie ! Quel succès, quel triomphe !...

LETELLIER.

Triomphez tant que vous voudrez, moi je vais au jardin. Le sécateur et le rateau, c'est mon bonheur, que voulez-vous ! A tout à l'heure, mes chers enfants.

Scène VI.

DARVIL, GABRIELLE.

DARVIL, à part, faisant ses préparatifs de départ.

Voyons, ne nous laissons pas surprendre par l'heure. Il s'agit d'être exact au rendez-vous. Dépêchons, dépêchons...

GABRIELLE, lui barrant le passage.

Savez-vous, Jacques, ce que m'assurait le docteur pas plus tard que ce matin?

DARVIL.

Que je serai nommé?

GABRIELLE.

Je t'en prie, il s'agit de moi.

DARVIL.

Ah?

GABRIELLE.

Qu'un changement de vie m'est absolument indispensable, mon état de santé présente tous les symptômes de la neurasthénie.

DARVIL, énervé.

Mes compliments, ma chère, vous êtes à la mode. Votre docteur est un malin qui connaît l'art de s'attacher les faveurs de ces dames, en leur découvrant une maladie qu'elles n'ont pas. D'ailleurs, vous a-t-il prescrit quelque chose, un remède quelconque?

GABRIELLE.

Mieux que cela. Pendant 365 jours, je suis condamnée au régime intensif des réjouissances : exercices d'assouplissement, danses, bicyclette, automobilisme, théâtre, soirées; en été, les villes d'eaux; en hiver, la côte d'Azur; en tout temps, des distractions amusantes et compliquées : tel est le programme qui m'est tracé et que je soumets à votre approbation.

DARVIL.

Puisque l'homme de science a parlé, suivez ses conseils; comme cela, nous aurons chacun nos occupations.

GABRIELLE.

C'est-à-dire qu'au lieu de me prêter votre concours, vous m'abandonneriez à moi-même?

DARVIL.

Vous ne voudriez pas, je suppose, que pour vous tenir compagnie, j'eusse la complaisance de tomber malade à mon tour ou de suivre un régime ! Vous savez bien qu'en ce moment, je ne dispose pas de ma liberté d'action.

GABRIELLE.

Ah ! c'est juste. Vos électeurs d'abord, votre femme après. Et vos devoirs de bon époux, qu'en faites-vous?

DARVIL.

Et mes obligations de bon citoyen, qu'en pensez-vous?

GABRIELLE.

Et ma... neurasthénie?

DARVIL.

Et ma... politique?

GABRIELLE.

Ah ! c'est trop fort ! Voilà donc le dernier cri de votre conscience. Vous oubliez que vous avez un foyer, qu'à ce foyer il y a une femme qui est vôtre, qui souffre et qui pleure ses illusions perdues. Oh ! Jacques, vous êtes bien cruel et je suis bien malheureuse ! *(Elle fond en larmes.)*

DARVIL.

Voyons, voyons, Gabrielle, n'abîmez pas ainsi vos beaux yeux, réfléchissez avant de m'accabler et ne dites pas ce qui est contraire à ma pensée. J'avoue que depuis quelque temps je suis surmené par des travaux préparatoires en vue de mon élection. Il faut savoir envisager les circonstances et vous persuader qu'il n'y a rien de changé entre nous.

GABRIELLE.

Vous croyez, sans doute, que je devrais toujours courber la tête devant la sotte importance que vous vous accordez, et vous savoir gré de tout le mal que vous me faites? Non, non, monsieur, j'en ai assez de ce rôle de victime et de dupe. Choisissez entre votre politique, qui n'est rien, et votre femme, qui devrait être tout pour vous.

DARVIL.

Allons, ne nous emportons pas ! Donne-moi le temps de franchir le cap des difficultés et tout ira pour le mieux. Je suis trop engagé, et ce que tu exiges de moi est matériellement impossible.

GABRIELLE.

Alors, tant pis pour vous. Je reprends ma liberté.

DARVIL.

Que comptes-tu faire?

GABRIELLE.

Changer ma vie ! *(Elle sort en claquant la porte.)*

Scène VII.

DARVIL, BAPTISTE.

DARVIL, s'affaissant dans un fauteuil.

Et voilà comment je suis encouragé dans la tâche que j'ai entreprise. Si ce n'est pas à vous dégoûter de vouloir sauver la société, alors que le premier ennemi que l'on rencontre sur son chemin, c'est précisément sa femme ! C'est qu'avec son imagination ardente et sa décision prompte, elle serait capable de faire ce qu'elle dit. Mais... j'ai le moyen de la ramener au calme. Eh parbleu ! lui offrir ce qui peut faire son bonheur : une automobile ! Elle ne rêve que d'avoir son auto, sa petite auto. Elle en parlait si souvent, que pour mériter ses bonnes grâces j'ai fait l'acquisition d'une limousine de grande marque. Voilà la surprise que je lui ménage. Tout à l'heure, le chauffeur de madame viendra prendre ses ordres. Ah ! ah ! ma charmante Gabrielle, tu veux changer ta vie? Eh bien, commence donc à faire du 50 à l'heure... nous verrons après ! *(Se levant d'un bond.)* Mais sapristi ! Ne perdons plus une minute. *(Se précipitant vers la porte.)*

Scène VIII.

BAPTISTE.

Je viens prévenir Monsieur...

DARVIL.

Qu'il n'est pas loin de 4 heures, je le sais. Vite, mon vestiaire.

BAPTISTE.

Je voulais dire à Monsieur...

DARVIL.

Je n'ai pas le temps.

BAPTISTE.

C'est qu'il y a dans le salon une personne qui demande à parler à Monsieur.

DARVIL, se ravisant.

Une personne?... Est-elle jeune et jolie?

BAPTISTE.

Ni jeune ni jolie... C'est un monsieur qui peut avoir...

DARVIL.

Ne cherchez pas. Dites à ce monsieur qu'il revienne un autre jour.

BAPTISTE.

C'est qu'il insiste pour voir Monsieur, et dit qu'il vient de la part de M. Dubois.

DARVIL.

De la part de Dubois?... C'est un ami politique qui vient me chercher pour assister comme témoin à la présentation de ma candidature... Faites entrer, et rondement ! (*Baptiste se retire.)*

Scène IX.

DARVIL, LARDINOIS.

LARDINOIS.

Veuillez m'excuser, Monsieur.

DARVIL.

Mais, cher Monsieur,. vous n'avez pas à vous excuser. J'imagine que vous venez me cueillir pour appuyer mon élection, n'est-il pas vrai?

LARDINOIS.

Votre candidature m'intéresse énormément...

DARVIL.

A la bonne heure ! Monsieur est sans doute un fervent du parti que je représente? *(Lardinois fait un signe affirmatif.)* Il suffit, Monsieur... Si nous partions tout de suite, car le temps presse. Nous causerons en route et vous m'expliquerez les bonnes raisons qui me valent votre obligeant concours, surtout venant de la part de mon ami Dubois. *(S'apprêtant à sortir.)*

LARDINOIS.

Soit, partons, Monsieur... *(Se ravisant.)* Mais avant de franchir votre seuil, permettez-moi de vous dire que le succès de votre élection dépend en grande partie du degré de popularité dont vous jouissez autour de vous. Or, si vous le voulez bien, et grâce à mon intervention, cette popularité pourrait devenir du prestige aux yeux de vos électeurs, qui vous porteraient aux nues.

DARVIL.

Et comment cela?

LARDINOIS.

Simplement avec de l'adresse mise au service d'un peu de prodigalité. Eh bien, mon cher Monsieur, moi, Lardinois, je puis vous en fournir les éléments, lesquels vous assureront les suffrages de vos citoyens.

DARVIL, énervé.

Au fait, Monsieur, au fait.

LARDINOIS.

Eh bien, voici : tenez-vous à remporter une victoire éclatante?

DARVIL.

Evidemment ! Quelle plaisanterie.

LARDINOIS.

En ce cas, la certitude de votre réussite se trouve ici... *(Il retire de sa poche un carnet et se prépare à écrire.)*

DARVIL.

Je vous en prie, Monsieur, expliquez-vous vite.

LARDINOIS.

Je suis ici pour exécuter vos ordres.

DARVIL.

Alors, allons-nous-en.

LARDINOIS.

Non, Monsieur. Avant tout, je désire savoir si je puis contribuer à votre triomphe.

DARVIL.

Où voulez-vous en venir?

LARDINOIS.

Patience, Monsieur, j'arrive au fait. Tout à l'heure, le patron de l'Hôtel Royal, M. Dubois, m'a dit comme ça : « Allez donc de ma part trouver mon ami Darvil, qui vous recevra cordialement en votre qualité de représentant... »

DARVIL.

Comment, Monsieur, vous êtes représentant, et vous ne le disiez pas plus tôt...

LARDINOIS.

Par modestie, Monsieur, car je suis représentant... de la plus importante maison de champagne connue à ce jour.

DARVIL, impatienté.

Venez-vous ici pour vos affaires ou pour les miennes?

LARDINOIS.

Vos affaires, cher Monsieur, sont les miennes, attendu qu'il n'y a pas de prestige sans champagne et, naturellement, pas de champagne sans commande. L'un ne va pas sans l'autre. Nous disions donc... *(se préparant à écrire).* Pour commencer, dix paniers Moët et Chandon goût américain...

DARVIL.

Je suis très pressé, Monsieur. Vous savez ce que cela veut dire.

LARDINOIS.

Je connais ce refrain-là : repassez plus tard ou... allez au diable ! Eh bien, je n'insiste pas. Mettons cinq paniers et n'en parlons plus.

DARVIL, furieux.

Je n'ai pas besoin de champagne et vous prie de sortir !

LARDINOIS.

Vrai, vous m'affligez. Comme candidat, vous devriez comprendre l'influence que peut exercer le champagne sur la fermentation des idées. Pensez qu'une coupe de champagne adroitement offerte à un électeur, c'est une voix de plus. Or, calculez, Monsieur, combien il y a de coupes dans une bouteille, combien de bouteilles dans un panier, et vous aurez au total 900 voix que je mets à votre disposition avec mes cinq paniers.

DARVIL, éclatant.

Sortez, Monsieur, ou sinon...

LARDINOIS.

Soit. J'efface vos 900 voix, que je vais offrir à votre concurrent. Pauvre candidat, vous êtes un homme fichu; mes sincères condoléances anticipées... Monsieur ! *(Il sort.)*

Scène X.

DARVIL.

Imbécile ! Je ne sais ce qui me retient de briser quelque chose... Mais mieux vaut briser mes nerfs en me sauvant au galop... *(Fausse sortie.)*

Scène XI.

DARVIL, John WATTSON, BAPTISTE.

BAPTISTE, présente un plateau contenant une carte.

DARVIL.

Qu'est-ce encore? *(Prenant la carte et la déchirant.)* Pas de visite, je ne reçois pas. Dites à ce monsieur qu'il aille se promener.

BAPTISTE.

Il s'agit d'une communication de la plus haute importance.

DARVIL.

De la plus haute importance?... Faites entrer. *(Baptiste se retire.)*

Scène XII.

John WATTSON, accent anglais.

Ce était mister Darvil que je avais les honneur des pâler?

DARVIL.

A lui-même, Monsieur.

WATTSON.

Aoh ! Je étais châmé des faire les connaissance des vao.

DARVIL.

Moi de même, Monsieur. *(Avançant un siège.)* Donnez-vous la peine de vous asseoir, je vous prie, mais... une minute seulement, car mon temps est très précieux.

WATTSON.

Le mienne aussi; nous étions fait pour nous entendre !

DARVIL, l'examinant.

Je ne sais pas si c'est une idée, mais il me semble que j'ai eu déjà le plaisir de vous voir. Votre physionomie ne m'est point inconnue...

WATTSON.

Le vôtre non plus..

DARVIL.

Puis-je vous demander à qui j'ai l'honneur?

WATTSON.

Aoh, pâfaitement. Vao pâlez à mister John Wattson. Ce était une mossieu Duboa, de les Royal Hôtel, qui envoyait moa pou le agrément de vao.

DARVIL.

Ah, oui, cet excellent ami Dubois. Mais, dites-moi, Monsieur, si nous prenions...

WATTSON.

No, je prenais jamais rien entre les repas de moa.

DARVIL.

Je veux dire, si nous prenions... la voie la plus directe? Les minutes me sont comptées; après 4 heures, tout serait perdu. Nous causerons en cours de route et vous me direz ce que vous pensez de mon élection. .

WATTSON.

Ça, je povais pas dire, pàceque je occupais jamais de le politique des autres pays que de les Angleterre.

DARVIL.

Ah ! vous seriez donc étranger aux choses qui se passent ici?

WATTSON.

Pâfaitement. Chez nous, ce était nos affaires qui passaient avant tout autre chose. Et ce était le rison pou lequel je offrai vao des services des moa.

DARVIL.

Si vous n'êtes pas électeur, quels services pourriez-vous me rendre?

WATTSON.

Well, je donnais vao le expliquécheun. Je représentais le grrrand maison Bass and Compagnie des Londres, pale-ale, scotch-ale, stout and porter. Je recommandais vao toute pâticulièrement les royal stout que je povais fournir très bon mâché, et je certifiais vao qu'avec cette stout, vao devenir aussi grosse et aussi grasse que toutes les John Bull de les Angleterre.

DARVIL.

Inutile, Monsieur, je ne bois jamais de bière.

WATTSON.

Alors, je proposais vao les gin, whisky, brandy, old tom gin et tous les grands mâques de les high-life.

DARVIL, violent.

N'insistez pas et retirez-vous au plus vite !

WATTSON.

Well, mister Darvil, pou oune mossieu politique, vao faisez sur moa oune drôle d'effet !

DARVIL.

Et vous, l'effet d'un drôle. Sortez d'ici, et plus vite que ça!

WATTSON.

All right ! Je souhaitais baocoup amiousement à toutes les mossieu qu'ils fréquentaient vao !

DARVIL.

Vous êtes un insolent !

WATTSON.

Et vous, oune pâfaite gentleman que je salouais with all my considérécheun !...

Scène XIII.

DARVIL, PIVOLO, BAPTISTE.

DARVIL.

C'est trop fort ! Un commis-voyageur que j'accueillais comme un personnage important. Quelle singulière idée Dubois a-t-il de m'expédier ces oiseaux de passage? Vite, un taxi, et à fond de train vers l'avenir. *(Criant)* Baptiste !

BAPTISTE, haletant.

Ah ! Monsieur, Monsieur !...

DARVIL.

Eh bien quoi? Qu'est-ce encore?

BAPTISTE.

La fatalité, Monsieur.

DARVIL.

Mais parle donc, idiot; à t'entendre, on dirait qu'il y a le feu à la maison.

BAPTISTE.

Ah ! si ce n'était que çà ! Figurez-vous, Monsieur qu'un monsieur de marque et très influent vient d'arriver; il demande à parler à Monsieur pour une affaire qui ne souffre aucun retard. Il m'a glissé cinq billets dans la main, ce qui prouve combien l'affaire doit être extraordinaire...

DARVIL.

Arrangez-vous comme vous voudrez, mais dans cinq minutes, vous entendez, il faut que ce monsieur et moi nous puissions sauter dans un taxi que vous allez chercher immédiatement.

BAPTISTE.

Comptez-y, Monsieur. *(Il sort.)*

Scène XIV.

PIVOLO, accent méridional.

Moussieu Darvil, pas vrai?

DARVIL.

Oui, Monsieur.

PIVOLO.

Moussieu Pivolo de la Piquandole ! Oh ! ze n'en ai pas pou longtemps. Moussieu est candidate aux procènes élections?

DARVIL.

En effet, Monsieur, et j'ai lieu de croire que le candidat obtiendra quelque chance de succès.

PIVOLO.

Pou sûre, mon bon. Votre réussite est certaine. Et nom d'une bouillabaisse, vous êtes en traing de montère au Capitole ! Ces nous, dans la Gassecogne, vous seriez une petite bon dieu, et cré coquin de sort ! ze donnerais

ze ne sais quoi pou çanzére ma peau contre la vôtre, aussi vrai que ze m'appelle Anastase, Zéphirin, Narcisse Pivolot de la Piquandole ! pou vous servir...

DARVIL.

Trop aimable, Monsieur. Mais si vous le permettez, nous ferons plus ample connaissance en taxi, car j'ai un taxi qui nous attend.

PIVOLO.

Ah ! mille bombes. vous êtes çarmant tout à fait. Eh oui, té. ze profiterai de votre voiture, car moi aussi zai à faire des visites qu'ils pressent.

DARVIL.

Filons, Monsieur. Vous m'appartenez... Je vous enlève !

PIVOLO.

Comme oune zolie femme, alorss !

DARVIL.

Comme un témoin de bon augure. j'en suis certain.

PIVOLO.

Bé oui, ze souis comme ça. moi. Z'encouraze les autres pou qu'ils m'encourazent à leur tour. Ah ! Moussieu Darvil, vous êtes oune amour et ze crois que vous serez content de votre serviteur. car z'ai à vous offrir... des vings rices de toute première provenince.

DARVIL.

Des vins? dites-vous, des vins? Vous fichez-vous de moi? Venez-vous ici pour ma cave ou pour ma candidature?

PIVOLO.

Pour toutes les deuss, corne de biche ! C'est pour cela que M. Dubois m'a engazé à vous faire oune petite visite de circonstince...

DARVIL.

M. Dubois vous a envoyé ! *(A part.)* Encore lui !

PIVOLO.

Ce n'est rien, pécaïre ! ze vous présinte mes Saint-Zoulien quatre-vingt-treize...

DARVIL.

Suffit, Monsieur, je n'ai besoin de rien. Ma cave déborde !

PIVOLO.

Z'ai aussi des vings secs, tout ce qu'il y a de plus authentique. Et, cape de dious, les saints du Paradis s'en léceraient les doigts zusque zau coudes !

DARVIL.

Je vous en supplie, Monsieur, assez de boniment. et veuillez vous retirer.

PIVOLO.

Sans oune petite comminde? Mais cornes de biche, les électeurs ils s'imbibent comme des éponges !

DARVIL.

Monsieur, ma patience est à bout ! Sortez !

PIVOLO.

Oh ! ze souis bien tranquille. Ce n'est pas mon ving qu'il vous monte à la tête, vous êtes de la timpérince. Le çateau Lapompe il fait mieux votre affaire que le bon ving. Ah ! bonté divine ! Z'ai bien l'honneur, moussieu le candidat, de vous présinter l'assurince de mon profond respèque. Ne vous déringez pas, ze vous en conzure... *(Obséquieux, il gagne la porte à reculons.)*

Scène XV.

DARVIL.

Ah ! le crétin ! Un peu plus, je le faisais passer par la fenêtre. Qu'est-ce que Dubois a donc à m'envoyer tous ces cocos-là ! Je veux en avoir le cœur net. Je vais lui téléphoner pour lui en demander l'explication. En attendant, sautons dans le taxi qui m'attend, c'est ma seule chance de salut.

Scène XVI.

LETELLIER, BAPTISTE.

LETELLIER, *entrant, un petit panier à la main.*

Puisque c'est le jour aux surprises... j'ai soigné pour mes chers enfants. Après les fleurs, les fruits, après les pêches, voici les fraises de mon jardin, un régal pour les palais délicats. Reste à savoir comment on accueillera ma surprise, car en ce moment... c'est la guerre... *(Contemplant les fraises.)* Des Villemorin ! Quel bouquet, quelle couleur chatoyante ! C'est un fruit qu'ils adorent tous les deux... *(Déposant son panier sur le guéridon.)* Avec tout ça, je ne vois pas les petits cadeaux qui doivent embellir cette journée mémorable... Seraient-ils déjà parvenus à destination? Eh, parbleu ! nous allons le savoir. *(Appuyant sur un timbre.)*

BAPTISTE.

Monsieur...

LETELLIER.

Dites-moi, mon ami, n'a-t-on rien apporté qui puisse ressembler à une surprise, pour Monsieur ou Madame?

BAPTISTE.

Absolument rien, Monsieur. En fait de surprise, il n'y a que celle que Monsieur a bien voulu nous réserver, et pour laquelle Célestine et moi, nous remercions Monsieur avec la plus respectueuse reconnaissance...

LETELLIER.

Qu'est-ce que vous me chantez là?

BAPTISTE.

Monsieur sait bien ce qui s'est passé quand il est sorti de la serre en tenant un fruit dans chaque main.

LETELLIER.

Oui, mes pêches, eh bien?

BAPTISTE.

Monsieur m'a dit comme ça : « Prenez ces deux pêches avec précaution, mais surtout qu'on ne les découvre pas : c'est une surprise. »

LETELLIER.

C'est bien cela, alors?

BAPTISTE.

Alors, pour qu'on ne puisse pas les découvrir, j'ai appelé Célestine, et à nous deux, nous avons fait disparaître l'aimable surprise de Monsieur dans le fond de nos estomacs !

LETELLIER.

Vous avez fait cela? Eh bien, mon garçon, vous êtes encore plus bête que je ne le croyais. Vous n'avez donc pas compris que c'était pour ajouter au dessert qu'il fallait cacher pour le repas du soir?

BAPTISTE.

Oh ! je suis confus... vous me voyez désolé... que Monsieur accepte toutes mes excuses...

LETELLIER.

Vous n'êtes même plus bon à manger du foin ! Une autre fois, je me passerai de vos services. Est-ce permis, des pêches qui étaient à mettre à l'exposition ! Pauvres pêches ! Et les noyaux, qu'en avez-vous fait?

BAPTISTE.

Il n'y en avait pas !

LETELLIER.

Tout y a passé ! Ah ! tenez, vous n'êtes qu'un goinfre ! Prenez ce panier, ce sont des fraises, je les ai comptées; mettez cela dans la salle à manger, je viendrai les arranger moi-même dans la corbeille à fruits. Allez, affamé !

Scène XVII.

LETELLIER, GABRIELLE.

GABRIELLE.

Qu'avez-vous, mon père. Je vous entends de ma chambre et je viens voir ce qui vous met ainsi en colère...

LETELLIER, embarrassé.

C'est... ce sacripant de domestique qui a la rage de piétiner sur mes plates-bandes comme sur des paillassons. Je lui ai défendu de passer encore par le jardin, où il n'a rien à y faire, voilà tout. Mais puisque tu es là, figure-toi qu'en fouillant ma bibliothèque, je viens de mettre la main sur un trésor... Oui, un trésor qui pourrait faire changer de peau ton seigneur et maître. C'est un ouvrage de haute morale, dont le titre dit tout : *Des devoirs d'un mari envers sa femme,* 60e mille. Eh bien, ce guide précieux, je veux l'offrir ce soir à Jacques, au dessert. Un vrai catéchisme que tout homme marié devrait apprendre par cœur.

GABRIELLE.

Sans doute, mais son catéchisme, à lui, vous le connaissez. Le dernier coup de 4 heures vient de sonner ! C'est le sort de Jacques qui se décide et le mien qui va se préciser. Je cours achever ma toilette et je reviens. *(Elle disparaît.)*

Scène XVIII.

LETELLIER.

Ah ! si les femmes pouvaient se douter de l'empire qu'elles exercent sur la mentalité des hommes, comme elles en profiteraient pour en faire des pantins à leur dévotion ! Le tout est de savoir s'y prendre, et si Gabrielle voulait...

Scène XIX.

LETELLIER, DARVIL.

DARVIL, entrant en coup de vent, se jette sur un fauteuil.

C'est la catastrophe ! C'est l'effondrement de tout mon avenir ! Adieu veaux, vaches, cochons, couvées... Vaincu,

perdu, fini ! Réjouissez-vous, je ne serai pas élu parce que je ne suis pas candidat.

LETELLIER.

Qu'est-il arrivé?

DARVIL.

Le taxi qui devait m'attendre à la porte, c'est un autre qui s'en est emparé à ma place, un dernier visiteur qui venait me faire ses offres de services. De sorte que, privé de tout moyen de locomotion, je suis arrivé trop tard !

LETELLIER.

C'est-à-dire que la Providence est venue à votre aide pour vous empêcher de faire... ce que j'appelle une gaffe ! Enfin, vous redevenez Darvil le Sage. Compliments, mon cher !

DARVIL.

Si Dubois ne m'avait pas envoyé ces représentants de commerce, je serais maintenant un représentant du peuple ! Mais j'en aurai l'explication, car j'ai téléphoné à Dubois, qui doit venir dans un instant.

LETELLIER.

Eh bien, mon ami, en attendant les explications, allez donc chercher les félicitations de votre femme. Ce sera, peut-être, la source où vous puiserez les ardeurs nouvelles d'un Roméo pour sa Juliette abandonnée. Entre nous, je puis vous l'avouer, Gabrielle est à la veille de prendre une résolution qui pourrait vous susciter d'amers regrets.

DARVIL.

Comment, vous la croyez capable...

LETELLIER.

Dans l'état où elle se trouve, je la crois capable d'inspirer de l'amour à plus d'un homme de goût, et... de vous planter là.

DARVIL.

Mais je n'ai jamais cessé de l'aimer.

LETELLIER.

Alors, prouvez-lui que vous ne vivez que pour la rendre heureuse. Tenez, essayer d'un gros mensonge qui vous serait payé par de gros baisers... Pour cela, il faut avoir l'air de vous être sacrifié pour elle en renonçant *volontairement*, vous entendez, au mandat qui devait vous échoir.

DARVIL.

Beau-père ! vous avez raison.

Scène XX.

LES MEMES, GABRIELLE, BAPTISTE.

Entrée de Gabrielle, boutonnant ses gants.

LETELLIER.

Ah ! voici notre rayon de soleil qui arrive à propos. Nous parlions justement de toi et nous disions...

GABRIELLE, se gantant.

Peu m'importe ce que vous disiez, je sors !

DARVIL.

Et moi... je t'accompagne. Je te suis comme un petit chien bien sage et ne te quitte plus ! Je m'attache à tes pas.

GABRIELLE.

Inutile, ma résolution est prise, je sais ce qu'il me reste à faire.

DARVIL.

C'est exactement comme moi. J'ai pris une résolution qui va faire du bruit comme un pneu qui éclate : je renonce à la politique !

GABRIELLE.

En vérité, ce serait le commencement de la sagesse, mais votre vanité en souffrirait trop cruellement. Non, je ne vous crois pas de force à lutter avec ce qui vous tient le plus à cœur en ce moment.

DARVIL.

C'est ce qui te trompe, et la preuve, c'est que... *volontairement*, tu entends, j'ai laissé passer le délai fixé pour la présentation de ma candidature. Il en résulte que toutes les voix de mes électeurs sont remplacées par une seule et unique voix : la tienne !

GABRIELLE.

Et vous auriez fait cela, vous?

DARVIL.

Oui, moi, à la minute décisive et de mon plein gré. Demande plutôt à ton père.

LETELLIER.

C'est vrai, ma fille. Ton mari s'est ravisé et n'entend plus s'occuper que de toi en marchant dans la vie la main dans la main.

GABRIELLE.

J'avoue que je ne m'attendais point à la grandeur d'un pareil sacrifice et vous m'en voyez émue... *(Elle tend la main à Darvil.)* C'est bien, c'est grand, c'est beau, ce que tu as fait là.

DARVIL.

Simple retour de conscience. *(L'attirant à lui.)* Viens, ma Gaby, que je te donne le baiser qui efface, le baiser qui répare... le baiser du bonheur...

Scène XXI.

BAPTISTE, ahuri.

Monsieur !... Monsieur ! Un ours dans la maison !

DARVIL.

Vous devenez fou? Un ours !...

BAPTISTE.

Je l'ai vu. C'est un homme déguisé en ours blanc qui vient, dit-il, pour enlever Mme Darvil. J'ai voulu le chasser, mais il a mis une patte sur sa mâchoire, en me lançant ce seul mot : Silence !

DARVIL.

Cet ours, c'est Anatole. Dites-lui de nous attendre

GABRIELLE.

Quel est cet ours qui s'appelle Anatole?

DARVIL.

Simplement le pilote d'une machine merveilleuse qui dévore l'espace et peut conduire au bout du monde. Comme tu désirais changer ta vie, je t'offre ce tourbillon qui donne le vertige et qu'on appelle une automobile. C'était ton rêve... C'est ma surprise. Veux-tu que nous l'étrennions ensemble?

GABRIELLE.

Si je veux? Comment donc... Une auto ! Oh ! comme je vais faire enrager les petites amies qui n'en ont pas ! Merci, mon amour; tiens, quand tu veux, tu es le mari le plus parfait ! *(Elle s'élance dans ses bras.)*

DARVIL.

Mais, j'y songe... Ne m'avais-tu pas promis, toi aussi, une surprise?

GABRIELLE.

Chut ! mon ami, chut ! Ne cherche pas, tu ne pourrais deviner. Mais, ce soir... Ah ! ce soir... tu auras la clef du mystère, lorsque sera venue l'heure du couronnement de ma surprise...

LETELLIER.

Pour votre première sortie en auto, soyez prudents, pas de vitesse exagérée...

DARVIL.

Tranquillisez-vous, nous vous reviendrons intacts, entiers, au grand complet. *(Il enlace Gabrielle.)*

GABRIELLE.

Nous n'abîmerons rien...

Scène XXII.

LES MEMES, DUBOIS.

DUBOIS, timide.

Oh ! oh !... je vous dérange... Je tombe mal !... Je vois avec plaisir que vos cœurs sont à l'unisson. Parfait, parfait. Maintenant que j'ai constaté, je passe aux explications.

DARVIL.

Inutile, mon vieux. J'ai envoyé volontairement la politique à tous les diables pour reconquérir les bonnes grâces de ma chère compagne. Tu nous surprends juste au moment où nous partons en ballade dans le nouvel équipage de Mme Darvil.

DUBOIS.

Et... vers quel horizon vous dirigez-vous?

DARVIL.

Nous allons en droite ligne vers la reconstitution de notre bonheur.

DUBOIS.

Je vois cela d'ici : un septième ciel, avec ses enchantements et ses félicités. Tous mes vœux vous accompagnent.

GABRIELLE.

Sans compter que ma neurasthénie est en voie de guérison...

DARVIL.

Je le savais bien, parbleu ! Si ton docteur est un savant, tu verras que l'amour est un dieu, et qu'avec lui, tout s'arrange et s'apaise.

GABRIELLE.

En ce cas, mon ami, ne perdons pas de temps et dépêchons-nous d'être heureux !...

LETELLIER.

Surtout, mes enfants, ayez soin de tourner le dos devant les affiches qui portent le nom de Darvil; vous seriez capables d'en éclater de rire.

GABRIELLE.

Nous fermerons les yeux !

LETELLIER.

Pour les rouvrir aussitôt devant le spectacle de votre douce intimité.

DUBOIS.

En somme, si Jacques a renoncé volontairement à ses hautes aspirations, c'est qu'il n'avait en vue que sa chère Gabrielle. Et il avait raison; qui cherche la femme trouve... la surprise !

RIDEAU.

PAUL DE PERCEVAL

En Voyage... (Descriptions.)

En Soirée, recueil de 40 monologues (vers et prose).

Après la Guerre..., drame.

Révélation, roman.

La Faute du Marquis, roman.

Le Sacrifice, roman.

Les Beautés de la Suisse. Impressions.

À travers la Loupe. (Recueil d'observations.)

FRANCIS CLAREL

La Conciliation, vaudeville en 1 acte.

L'Annonce, comédie en 1 acte.

Ce Cochon d'Ernest ! vaudeville en 1 acte.

Bichette et Jojo, vaudeville en 1 acte.

Pauline Girard, drame en 1 acte.

Les Imprévus des Perdureau, vaudeville en 3 actes.

Le Révélateur Universel ! vaudeville bruxellois en 3 acte

La Blonde ! drame en 1 acte.

La Brute ! impression dramatique en 1 acte.